

DÉFONCE ET RÉVOLTE

Pages 2 et 3 : Homosexualité récupérée : Une illusion sans avenir - Pour une nouvelle cohérence
Pages 4 et 5 : Où est le danger ? - Rien que rien d'autre - Vers une défonce consciente
Pages 6 et 7 : Une junkie : Sylvana - Si vous n'êtes pas contents, allez donc en Russie
et Page 8 : Champagne et Cabaret

MARGE

MARGE N° 10 - Mai-juin 1976

PRIX : 2,50 F

•
Directeur de la publication :
Gérald DITTMAR

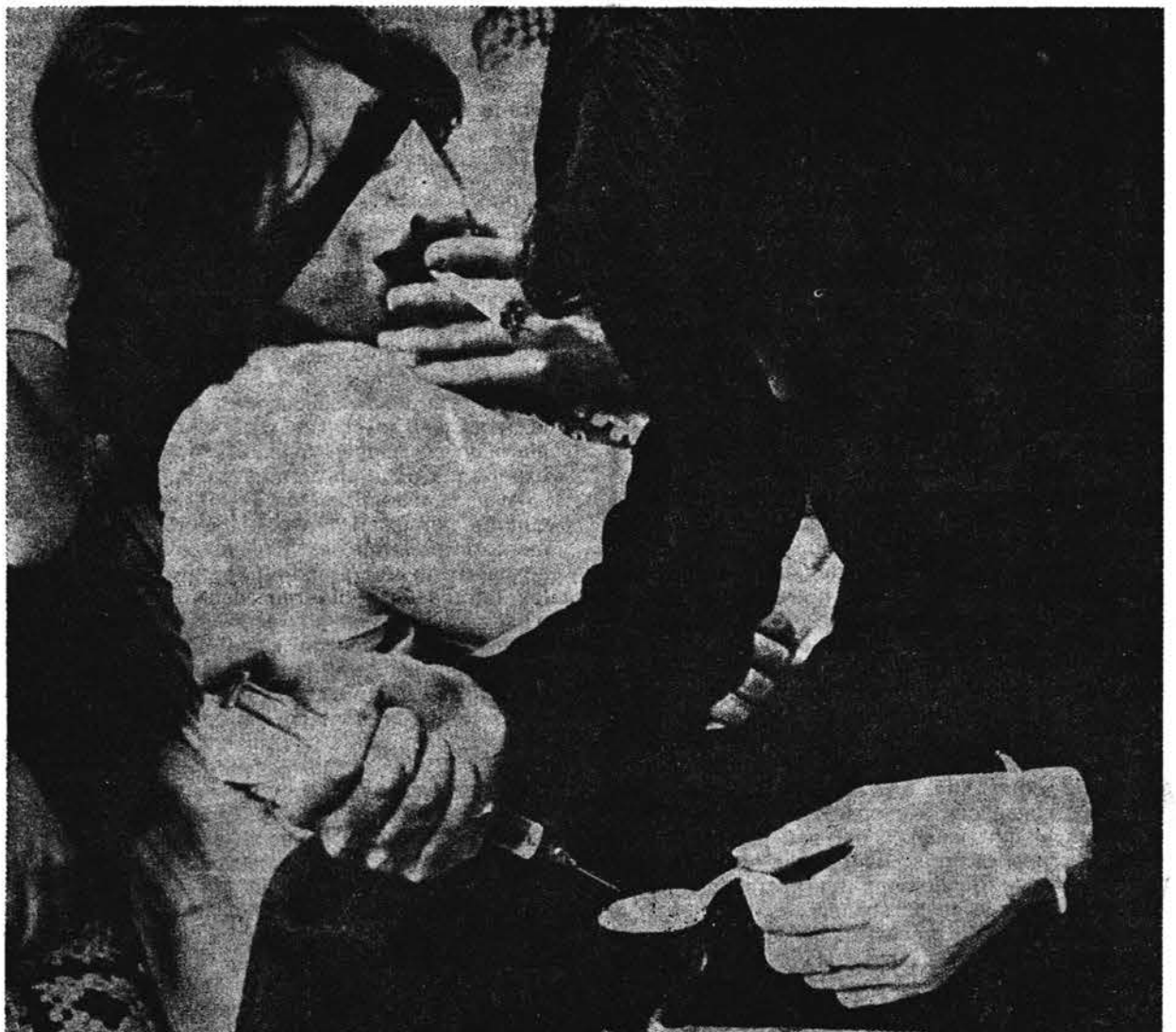
•
Editeur : S.A.R.L. « MARGE »,
341, rue des Pyrénées, 75020 PARIS.

•
Dépôt légal : 2^e trimestre 1976.

•
Composition et Imprimeur :
IM.PO., 65, rue du Fg-St-Denis, 75010 Paris.

•
Tirage : 2 000 exemplaires.

•
N° de commission paritaire 55 885.



SOUSCRIPTION DE SOUTIEN AU JOURNAL PAGE 7

HOMOSEXUALITE RECUPEREE ? UNE ILLUSION SANS AVENIR

Quand j'ai participé à la création du FHAR (Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire), il m'était facile de dire ce que je pensais de mon homosexualité et même d'ébaucher un discours politico-sexuel. Aujourd'hui, le FHAR a disparu ; des groupes de libération homosexuelle lui ont succédé. Et, par ailleurs, on assiste à l'émergence d'Arcadie, club, publication, organisation (comme on voudra l'appeler, peu importe le mot), après vingt ans et plus de silence.

Bref, l'homosexualité n'appartient plus au discours interdit — ou plus exactement au langage réservé des psychiatres, des flics, des juges et autres milieux (libéralisme avancé ? gauchisme libéré) de parler de nous entre la poire et le fromage. Autrement dit, tout se passe comme si notre « déviance » était récupérée, à telle enseigne que certain camarade du FHAR peut dans les colonnes de *Libération* s'inquiéter sérieusement de la montée d'une homosexualité « blanche ».

En fait, ce qui commence à se manifester, ça n'est pas tant l'intégration de l'homosexuel, avec son désir, dans sa différence, dans sa diversité, dans la « civilisation » occidentale, capitaliste ou « socialiste », c'est plutôt la récupération d'une minorité sous condition qu'elle ressemble à la majorité. C'est une entreprise de pseudo-libération qui s'explique aussi bien par des facteurs économiques (l'exploitation de l'homosexuel par une société dite de consommation) que par une liquidation des valeurs bourgeoises traditionnelles. Toutefois, il est clair que dans la mesure où l'homosexuel se définit par la perte pure, la dépense gratuite, la fête (dans le sens antique qui implique une part de violence, de folie, de démesure), la rupture libidinale, il ne peut être admis. D'où ce mélange de persécution provinciale et de tolérance répressive. De là aussi ce double discours : l'un, « libéral », des sexologues ; l'autre, répressif, des psychologues experts auprès des tribunaux, ou encore des psychiatres et des psychanalystes.

En d'autres termes, si on libère l'homosexualité, comme beaucoup le croient, c'est à condition que les intéressés ne se mélangent pas aux autres, qu'ils restent des en-dehors tout en obéissant par ailleurs aux lois des « normaux ». Il ne s'agit là au fond que d'une entreprise vaine de prise en mains de ce qui échappait aux Pouvoirs. On peut la résumer en disant : hier, la culpabilité qui enveloppait les homosexuels et que le ghetto renforçait encore, dispensait l'Ordre sexuel et social de s'intéresser à nous. On était exclu. Et tout était dit. La plupart d'entre nous, même ceux qui vivent une existence pleine d'imprévus, de dragues, ne parvenaient pas à oublier cette malédiction. Rares étaient ceux qui jouissaient de cette souveraine liberté que l'on peut découvrir dans la condition de l'en-dehors. Mais ceux-là vivaient. Aujourd'hui, le temps est révolu, pour beaucoup d'entre nous, de la honte, du sentiment d'être coupable, on s'aperçoit que notre désir, même s'il investit un non-homosexuel, le rend séduisant à ses propres yeux, qu'il couche ou non avec nous.

Le jour où pour la première fois des homosexuels sont descendus dans la rue (Je parle du 1^{er} mai 1971), il s'est produit un phénomène inattendu : c'est que pour beaucoup d'entre nous le ghetto éclatait, il n'y avait plus de honte, de malaise, de culpabilité à s'affirmer tel que l'on était. Il y a beaucoup d'homosexuels « classiques » qui nous en ont voulu. C'est peu dire qu'ils ne nous ont pas compris. Ils ont vu en nous des traîtres : nous divulguions un secret qu'on ne devait partager avec personne.

Ce secret, c'était précisément « notre part maudite », nos folles, nos travestis, et, pourquoi pas aussi, nos obsédés ? Et puis, notre langage qui reprenait à l'adversaire les termes les plus insultants pour en tirer gloire (« pédés », « enculés » et « fiers de l'être », etc.) les scandalisait ; les homosexuels « classiques » s'étaient efforcés de trouver d'autres mots pour se désigner, nous désigner, comme s'il eût suffi de changer les termes pour changer notre statut (il est à remarquer, au passage, que les homosexuels ont souvent été les premiers à collaborer avec l'adversaire sur le

terrain du langage, puisque c'est d'ailleurs un médecin hongrois, des nôtres, qui, à la fin du siècle dernier, créa le terme d'homosexuel pour nous déculpabiliser !).

Or, pour revenir au secret, en affichant dans la rue ce que d'autres n'exhibaient que dans les boîtes ou dans les clubs, nous mettions du même coup un terme à ce qui lie l'homosexualité à la perversion, ce qui nous excluait des autres, dans notre diversité, notre différence ; envers et contre tous ceux que nous scandalisions, nous affirmions que, quel que fût notre comportement, il n'y avait aucune raison à ne pas le manifester en public.

S'affirmer, c'était aussi rejeter tout un ensemble de discours, de pratiques, c'était agresser, volontairement, l'adversaire, c'était le mettre en face de ses propres contradictions. Il ne pouvait plus prétendre qu'il y avait un rôle masculin et un rôle féminin, que le statut de l'homme diffère du statut de la femme. Il était obligé de s'interroger sur l'Eternel féminin. Si le travesti suscite parfois un désir fou, chez l'hétérosexuel, ne serait-ce pas que la féminité est engendrée par l'homme ? Alors, il faudrait parler d'une création masculine, à laquelle la femme réelle n'a point de part ? D'autre part, fait plus exceptionnel qu'il n'y paraît, le travesti homosexuel ou la folle peut aussi bien se comporter avec une agressivité qui ne le cède en rien aux hommes « normaux ». Un exemple : à l'époque du Secours Rouge, des folles du FHAR, à l'occasion d'une manif, se ruèrent sur un car de police, brisèrent les vitres, frappèrent les flics et libérèrent des membres du Secours Rouge, au grand étonnement de ces derniers. On voit donc par là que le FHAR ne se réduisait pas à un « folklore », comme certains l'ont prétendu ; il était porteur aussi d'une violence libératrice. Pour l'adversaire, c'était une occasion de plus de s'étonner. On n'imagine pas des travestis homosexuels ou des folles se heurter ainsi de front avec les flics. Brusquement, la réalité se renversait, s'irréalisait, c'était la fin des rôles sexuels, des territoires, des codes, des classifications héritées du XIX^e siècle. Le système devait interrompre ce processus, sinon l'Ordre sexuel et social courait à sa perte.

Il faut dire que ces moments de liberté, cette sexualité en rupture, ne peuvent durer longtemps dans un monde aussi carcéral que celui-ci. Le FHAR ne s'est pas donné les moyens de supporter les premiers chocs. Il est clair que notre violence s'est retournée contre nous-mêmes. Des chapelles se sont constituées. Et bientôt, le ghetto s'était reformé aux Beaux-Arts, lieu de nos A.G., le jeudi soir. Certains d'entre nous décidèrent alors de n'y plus revenir. Et ce fut la fin d'une expérience riche en promesses.

Avec la disparition du FHAR, on assista à ce qui me paraissait presque inévitable : officiellement, on parlerait des homosexuels et de l'homosexualité, on se prétendrait libéral, à condition que les intéressés s'intègrent dans un système qui n'est pas fait pour eux et où ils resteront, bien entendu, une minorité « anormale ». On a donc vu revenir les psychiatres, les psychologues, les sexologues. Certains ont modifié un peu leur discours, mais le contenu de ce qu'ils disent n'a guère changé. Il faut vraiment être sourd pour repérer la plus légère évolution dans la conception que tel psychiatre, psychanalyste, et autre « psy » se fait de l'homosexualité. Et ne parlons pas des prêtres ! Car les homosexuels ont aussi leurs curés ou leurs pasteurs !

Bref, tout un dispositif de quadrillage de l'homosexualité est mis au point : d'un côté, on cherchera à apprivoiser l'homophile adulte, à l'intégrer dans le monde des « civilisés », avec le concours de toutes les instances répressives ; de l'autre, on établira une barrière insurmontable entre les adultes et les mineurs. On connaît la tarte à la crème psychanalytique : le garçon de douze ou treize ans n'est pas homosexuel, même s'il provoque l'intérêt du majeur. Son homosexualité s'introduit dans le développement de sa personnalité, à titre de transition, l'objet qu'il doit désirer n'étant pas le bon. Il faut surtout qu'il dépasse ce stade pour porter ses désirs sur une femme. Ainsi

deviendra-t-il adulte, *normal*, ayant atteint la génitalité. On postule donc ainsi que l'homosexualité n'est pas une des nombreuses possibilités de l'homme ou de la femme, mais une déviation ou un arrêt dans le développement psycho-sexuel. Si l'on ne cherche plus guère, aujourd'hui, à guérir les adultes (bien sûr, il y a encore des psychiatres pour y croire et se servir entre autres de la thérapie par l'aversion), on continuera à employer toutes les armes de la médecine moderne pour normaliser le jeune homosexuel. Bien entendu, le « séducteur », lui, sera sévèrement réprimé. En France, où les prétendus progrès de la « civilisation » s'effectuent avec toujours dix ou quinze ans de retard, on l'enverra en prison ; ailleurs, on le châtrera, on lui fera subir, à la limite, une opération psycho-chirurgicale, à moins qu'on utilise l'électrochoc, ou les neuroleptiques. De toute façon, le pédéraste est sûr que, dans 98 % des cas, il n'échappera pas à la justice.

Donc, on le voit, la prétendue intégration des homosexuels dans la société actuelle est un leurre. C'est aussi un piège dans lequel tombent tous ceux qui croient à un compromis possible avec le Système. Mais il est vrai que par ailleurs il est tentant de penser que le code pénal puisse être modifié en notre faveur et qu'on parviendra à réformer les mœurs de nos contemporains et à transformer l'idée qu'ils se font de nous. Dans cette société, on ne peut espérer qu'une seule chose : cette tolérance répressive qui est l'envers de la compréhension.

Pierre HAHN.

A MON PAYS

LA PATRIE S'EST INSURGEE
LA BONNE CONSCIENCE S'EST INDIGNEE
BUFFET — BONTEMPS
MEURTRES AVEC PREMEDITATION ...
BUFFET : EX-LEGIONNAIRE
APPRENTISSAGE LEGAL DU MEURTRE
BONTEMPS : EX-PARACHUTISTE
APPRENTISSAGE LEGAL DU MEURTRE
LA PATRIE ET LA BONNE CONSCIENCE
ENSEIGNERAIENT-ELLES LE MEURTRE ?
LA COUR S'EST REUNIE
LES JURES ONT DELIBERE
LA PRESSE A TELEGUIDE
L'OPINION PUBLIQUE A CONDAMNE
BUFFET-BONTEMPS : CONDAMNES A
[MORT.]

LA GUILLOTINE A EXECUTE
MAIS LE PAYS AVAIT TRANCHE.
J'APPELLE CELA :
MEURTRE COLLECTIF, DELIBERE, AVEC
[PREMEDITATION
DANS LA LEGALITE.
ET JE RECLAME VENGEANCE.

VENGEANCE ...

CONTACT C.L.M.

Ecrire : 341, rue des Pyrénées,
75020 PARIS

C.C.P. : CENTONZE Patrice
25 06056 E.

POUR UNE NOUVELLE COHERENCE

« Je ne pense pas qu'il y ait grave inconvénient à enregistrer la perte de tel ou tel individualité même brillante, et notamment au cas où celle-ci qui, par là même, n'est plus entière, indique par tout son comportement qu'elle désire rentrer dans la norme.

André Breton.

Le temps d'un silence, c'est ce que nous avons pris depuis cette « Campagne de Russie », depuis ce jour où nous avons décidé d'occuper une dépendance de l'ambassade d'URSS pour dénoncer l'immense goulag so-pas possible de s'en sortir comme les autres fois. Des conséquences il y en aurait et elles iraient dans plusieurs sens. Certaines sont connues nous n'y reviendrons donc pas, d'autres moins. Elles sont imaginables, mais nous allons en parler.

Les événements que nous avons vécu, la situation que nous avons peu à peu créée a donc servi d'analyseur à ce que nous étions, elle nous a permis cette clarification nécessaire et que nous n'avions jamais réussi à faire vraiment. Des questions fondamentales avaient toujours été occultées, dissimulées. Elles n'étaient restées que posées, mais n'avaient pas reçu de réponse.

Tout au long de notre histoire des discussions, des désaccords, des tensions entre les uns et les autres étaient nés. Mais le problème de savoir comment nous avons pu en arriver à cette situation de conflits n'avait toujours pas été réglé. De quiproquos en malentendus, de réactions d'humeurs en généralisations confuses, la dérive de notre groupe se poursuivait. Il fallait une décision, elle fut prise.

— Réfléchir à ce que nous étions ?

Des erreurs commises il y en eut et pas seulement de la part de quelques-uns, ce serait trop simple, personne d'ailleurs ne pourrait le croire. Entre nous beaucoup de choses ne sont dites. Un peu n'importe quoi, des vérités et des mensonges. Le refoulé remontait, il s'exprimait, il était aussi parlé. Des cristallisations s'opéraient.

Peu à peu il apparaissait que ce qui nous divisait et nous opposait les uns et les autres était le problème de l'orientation politique.

Certains disaient que ce n'était que le fonctionnement du groupe qu'il fallait remettre en question. Les autres pensaient **a contrario** que la question du fonctionnement n'était jamais que le résultat et l'effet d'une orientation toujours restée imprécise, floue, que tout le problème du fonctionnement du mouvement était politique et qu'il était étroitement lié à notre orientation.

Notre histoire en était le reflet immédiat. Toute notre démarche pouvait se définir comme un refus de l'orientation par peur du dogmatisme de la ligne politique. Cette situation ne pouvait à terme qu'engendrer des problèmes de fonctionnement. C'est ainsi par exemple que jamais nous n'avons réussi réellement à constituer ces fameux groupes Marge, dont beaucoup de monde parlait et

que nous avons fonctionné comme une association d'individualités avec des idées très différentes des uns des autres. Deux attitudes politiques s'opposaient, l'une était qu'au nom de la perte dans la teneur de notre discours il ne fallait pas essayer de s'élargir, l'autre défendait une problématique de tentation et d'ouverture, voir d'un rassemblement possible avec d'autres groupes.

Dans le refus du projet politique, il ne nous était plus possible de répondre ni à la critique, ni à ceux qui venaient nous voir. Quant aux autres, ceux qui restaient et essayaient de commencer un travail politique ils s'apercevaient très vite qu'ils n'étaient pas du tout d'accord avec certains qui se trouvaient aussi là.

Inévitable également fut que des « vécus » soient privilégiés au détriment bien sûr des autres « vécus » (il est d'ailleurs permis de se demander qu'est-ce qui n'est pas un vécu, sa répétition mise à part). C'est ainsi que le discours de la délinquance et de la folie a été largement priorisé. Au point qu'ils nous étaient devenus difficile de comprendre ceux qui venaient nous parler de musique, des terrains vagues ou de la défonce en nous disant que ça aussi c'était bien intéressant.

— Les corps, la communauté.

Ça encore c'était des problèmes entre ceux qui voulaient qu'on vive ensemble et ceux qui hésitaient, entre ceux qui voulaient se faire aimer par ceux qui ne voulaient pas ou n'en avaient pas le temps. Les flux passaient mal comme on dit, et puis il était dit que les femmes n'avaient pas le droit à la parole, qu'elles ne parlaient pas et bien d'autres choses encore.

Tout ceci était certainement vrai, c'était comme ailleurs, mais alors bien sûr quel intérêt « d'exister » si nous reproduisions ce qui existait dans « l'ailleurs » tout en critiquant le vieux monde.

En vérité on s'aperçoit très vite que dans une pratique de groupe tout n'est pas si simple, les susceptibilités et les territoires se reforment vite, mais nous invitons ceux que cela intéresse à essayer, histoire de voir.

— Du pouvoir ou « tu as le pouvoir donc je suis bon ».

Question délicate, qui a le pouvoir ? Le chef bien sûr. Mais qui est le chef ? Ou plutôt non, comment le devient-il ? Comment le devient-on ? Par quels mécanismes ? Il doit bien exister des consentements pour accepter que l'un ou l'autre devienne le chef. Mais alors si tous connaissent l'existence des consentements, qu'es-ce que cela veut dire que de parler de pouvoir quand on a participé à sa création ? Existe-t-il un point de saturation, un stade pour le chef qu'il ne s'agirait pas de dépasser ? De franchir ? Sans quoi ce pouvoir que les autres lui ont conféré lui serait à jamais retiré.

Mais encore comment le don de pouvoir se fait-il ? Comment peut-il se faire ? Comment est-il réparti, distribué ? Pourquoi à l'un ou l'une et pas à l'autre ? Et à qui ? A celui ou

celle qui parle, écrit, agit ou se tait, à celui ou celle qui suscite le mieux l'amour et qui le fait mieux que les autres au point de pouvoir asservir des hommes et des femmes ?

Tout simplement ne serait-il pas temps enfin que l'on ne dise plus **jamais** que le pouvoir a été pris, mais qu'il a été donné. Il serait plus juste alors que ceux qui l'ont donné, demain ne le donne plus à personne. Car si même la parole n'est pas à prendre, puisqu'elle crée bien souvent le pouvoir, elle n'est certainement pas non plus à donner.

— Dispersion.

Après avoir dénoncé avec trop de hauteur, chez les autres l'esprit de division, nous n'avons pas su ni pu à notre tour éviter cet écueil. Après d'autres nous avons re-produit et re-conduit les mécanismes de l'impuissance qui caractérise l'ultra-gauche en général. Nous pouvons affirmer que nous avons sans doute été le lieu où les courants les plus divers de l'ultra-gauche se sont croisés, rencontrés. Et si tous ceux qui sont passés étaient restés pour résoudre ces problèmes au lieu de les fuir nous serions d'une autre efficacité.

C'est donc dans un climat d'antipathies vives et de relations affectives très fortes entre certains, dans le flou et l'indéfini, perdus aux confins de l'irréel, des phantasmes, de l'irrationnel et d'une certaine folie que nous avons voyagé et vécu ce **moment** de l'histoire de Marge.

Ce voyage continue pour beaucoup, pas pour d'autres. Les directions changent.

Les conséquences de ces divisions ont entraîné le départ de ceux qui ne voulaient pas ou ne pouvaient plus rester et la réflexion pour ceux qui avaient le désir de poursuivre et de savoir comment, mais aussi s'il fallait continuer un combat qui dans la période présente se trouve difficile.

La réponse est dans l'existence de ce numéro 10 de notre journal puisque la détermination l'a finalement emporté.

Bien entendu une certaine époque de Marge est bien finie et une autre commence, celle de l'**ouverture**. Est-ce à dire cette fois que les erreurs du passé seront évitées, on peut l'espérer et le croire. Pour notre part, nous voulons y croire ; c'est pourquoi nous osons espérer.

Le défi est un pari et inversement. D'où ce silence teinté d'amertume et de tristesse et ce temps pendant lequel nous avons réfléchi à ce qui s'était passé. Aujourd'hui, nous revenons, nous réapparaissons et nous avons beaucoup à dire et encore plus à faire.

Françoise et Jacques Lesage de La Haye,
Gérald Dittmar,
Walter Jones,
Christiane Willaredt,
Pierre Hahn,
Pierre Nominé,
Yves Guisse,
Patrice Centonze.
Georges Dubuis.

DEFONCE E

OU EST LE DANGER ?

Le mot drogue est complètement galvaudé. Il serait grand temps de remettre en question ses mille et une acceptations. Il est, par exemple, inadmissible de parler de drogue, lorsqu'il s'agit des différentes sortes de cannabis, haschich, kif, marijuana. Sinon, il faudrait, sur le mode répressif, inscrire le tabac dans cette catégorie. Cela ferait sans doute plaisir aux censeurs de la nicotine. Mais il vaut mieux ne pas laisser entre les mains de ces dictateurs potentiels la gestion de nos plaisirs. Nous risquerions de nous retrouver tous en rangs, avec les cheveux en brosse et un bel uniforme sur le dos. Les moralistes sont les petits-fils de Torquemada. Ils sont prêts à recréer l'Inquisition.

Chacun est libre de son corps et de sa santé. Nous n'avons pas à le juger. Qui plus est, nous ne pouvons, en aucun cas, décider à la place de l'autre. Si des gens veulent se défonce, c'est leur problème. On prend son pied comme on peut. Il y a des risques, c'est vrai, avec l'alcool, la vitesse, les stupéfiants ou les médicaments. Mais nous sommes capables de décider seuls et, si les choses vont trop loin, de mettre un frein ou d'arrêter. A la limite, nous pouvons appeler à l'aide, mais ce n'est qu'à partir de ce moment-là que les spécialistes (et, encore mieux, les non-spécialistes) entrent dans la danse. Ils n'ont pas à s'approprier notre liberté, même s'ils la croient aliénée.

Pour ce qui est des drogues dures, que l'on peut continuer à nommer drogues, il me semble que le problème se pose autrement. Dans la mesure où, depuis l'anti-psychiatrie et l'alternative à la psychiatrie, on essaie de diminuer au maximum les médicaments, pour arriver, en fin de compte, à les supprimer, l'emploi de toxiques se discute, quel qu'en soit l'usage. S'il s'agit de donner des drogues aux personnes malades, pour les soigner, c'est évidemment un peu facile et, pour le moins, regrettable. Pour certains cas, nous savons bien, dans l'état actuel de nos connaissances, qu'il n'existe pas d'autre moyen d'éviter l'angoisse, le flip, le désespoir ou le délire. Mais il est souhaitable de ne pas recourir à tous ces poisons et, dans la mesure du possible, de parvenir à les arrêter. L'accoutumance est un piège redoutable, qui entraîne la dépendance au médicament et donc au médecin.

Par contre, si des hommes ou des femmes veulent employer ces produits pour planer, je ne vois pas au nom de quoi nous nous permettrions de les empêcher. Cela ne nous regarde pas. Nous n'avons pas à intervenir, sauf s'ils nous le demandent. Le problème se pose seulement s'ils vont très mal ou s'ils sont prêts à claquer. Mais c'est une autre question.

Il est clair, en effet, que ce n'est pas la drogue qui est dangereuse, mais ceux qui l'utilisent. Nous sommes des millions à pratiquer la fumette et à ne pas nous en porter plus mal. Ceux qui veulent tenter l'escalade,

tenter le trip à l'acide et, qui plus est, à l'héroïne ou à la morphine, s'aventurent dans un domaine plus difficile à maîtriser.

A condition de ne pas s'éterniser, le voyage au L.S.D. ne crée pas l'accoutumance et peut se contrôler. Le danger réside dans la poursuite de la défonce, au cours de trop nombreux mois ou de trop longues années, car les destructions nerveuses sont irréversibles.

Il est, également, parfaitement possible de se shooter au cheval ou à la morph et de ne pas recommencer aussitôt. Le pli est vite pris. Si tu viens à de pareils trips alors que tu as été intensément frustré toute ta vie, il te sera difficile de résister à la découverte de ces paradis vertigineux. Ceux qui s'écroulent, qui finissent par être accrochés et ne plus pouvoir s'en sortir sont ceux qui étaient déjà fragiles ou même démolis avant de se défonce.

La drogue est un révélateur. Elle fait péter les défenses. Cela déclenche des prises de conscience extraordinaires, comme en psychanalyse. Mais, si les défenses de l'individu manquent de solidité, cela peut provoquer la chute, le délire, la schizo ou la parano. Les froussards et les flics se servent des fous et des cadavres pour terroriser l'homme de la rue. Mais c'est un abus et une manipulation. Ne marchons pas plus à l'esbrouffe qu'à l'intimidation.

Celui qui va mal et espère s'en sortir avec les produits de synthèse court le risque de se casser la figure. Mais, autrement, n'importe qui peut être « stone » de temps en temps et s'en porter très bien. Le danger n'est donc pas la drogue, mais le drogué. Plus encore, faut-il le rappeler, le danger, c'est le flic.

Et, au sommet de la hiérarchie, le chef, le mec plus ultra, le comble, c'est celui qui fait fortune sur le dos des « junkies ». Plus que la drogue, qui n'est rien d'autre qu'un des plaisirs que nous offre la terre, ceux que nous devons dénoncer, ce sont les agents de la répression, les inconscients qui leur servent de prétexte et de caution, et les trafiquants qui prolifèrent grassement sur un sol engraisé par la chair éclatée de leurs victimes.

Jacque Lesage de La Haye.

Rien que rien d'autre

Aujourd'hui, c'est Noël !
Et j'ai encore plus le blues que d'habitude...
Je suis en train de fuir la vie,
Je me mets au devant de la mort
En me droguant de plus en plus.
Pas de baiseries quotidienne, ça me laisse désormais froid,
Et d'ailleurs, je n'en ai pas envie.
Mais faut-il baiser, pour être un homme ?
Faut-il ne pas se droguer ?
Faut-il par contre, être un garçon sérieux, convenable ?
Qui n'aspirera plus tard qu'à une chose :
Sa promotion, sa femme et ses gosses, et un maximum de blé.
Faut-il pour être respecté, être le « cavé » ?

Faut-il pour ne pas connaître la prison, « se faire exploiter » ?

D'être le garçon convenable, sérieux et travailleur,
J'ai bien essayé, mais sans succès.
Je me sens, et je suis, encore plus seul
Que lorsque j'étais dans la rue
Avec mes amis, on allait se fumer un joint
Au Quartier St-Michel, bien...
La plume réveille des bons souvenirs
Qui m'ont tout de même coûté
Deux ans de prison et trois mois d'hôpital
psychiatrique
C'est ça la rééducation ! Ben voyons...

De toute façon, j'ai pris une décision
Je m'en vais reprendre la route
De l'Orient, évidemment...
Oh ! je sais plus loin, vers la mort.
Mais là, au moins je serai tranquille
J'aurai plus leur « justice »
Pour me rappeler à l'ordre.
J'en ai marre de Paris, cette ville
Truffée de cons, de caves, d'esclaves dociles.
Eux, ils sont encore plus morts que moi, ils
le sont déjà
Ils n'ont pas, ils n'ont plus l'âme de la révolte.
Ils acceptent tout : qu'on les exploite, qu'on
les abreuve de mensonges
Ils acceptent surtout de « vendre leur vie
pour un salaire »
A quoi bon vivre pour acquérir, quoi ! de la
merde
Qu'on leur vend.

Moi je préfère vivre pour essayer de voir,
d'apprendre
Autrement que dans une école de « condi-
tionnement »
Je préfère apprendre à la dure
Sur le bord d'une route
Sans fric, et juste une couverture
Mais l'esprit plein d'une nouvelle réalité
Qui me fera penser qu'au moins je n'aurai pas
vécu pour rien.
Car, comme d'autre, je suis un « mort en
sursis »
Et je ne regrette rien
Ni mes fugues précoces
Ni mes prisons
Ni mon séjour à l'hôpital
Ni la moitié de mon tour du monde
Ni mes années de drogue.
La seule chose que je regrette
C'est de m'être fait piquer par les flics
Mais ça c'est autre chose...

♣

Kabul, un matin (est-ce le matin ?)
Je me réveille, et tout de suite
Ma main maigre s'avance vers la cuillère
Trois pilules de sulfate de morphine
Bouillie sur une bougie
Tout est filtré dans ma shooteuse,
Je cherche une veine,
Car les trois quarts sont atrophiées
Par les centaines de shoot précédents.
Un peu de boucherie
Et, enfin je la trouve
Une tirette et... j'injecte
Une fois la shooteuse retirée
L'enivrement, le flash tant attendu
S'imbibe dans toutes les parties du corps
Ça me gratte, mais délicieusement
Des bouffées de chaleur montent en moi

T R E V O L T E

Ouf ! ça va mieux que tout à l'heure.
 Maintenant, je n'aspire qu'à une chose : « La mort lente »
 Tant pis si j'en déçois certains
 Qui liront ce poème nostalgique
 D'un jour de Noël
 Pour moi l'heure de la vérité a sonné
 Je dois mourir, telle est la règle.
 Je suis un inutile, et ça j'en suis conscient
 Peut-être me fera-t-on revenir sur ma décision
 Mais j'en doute.
 Ou alors, faut que je retrouve
 Quelque chose qui me fasse croire à la vie
 Mais de toutes façons, j'aurai une vie en marge.
 Je veux pas me faire caver
 Plutôt crever !

PIERROT.

Vers une défonce consciente

« Les Tribus ont retrouvé leurs voix, les Anges dansent sur le Cadran des Herbes — le rire du vent ensevelit les fusées — le Soleil a retrouvé la couleur de la Belle Etoile — et les cris anarchistes ont donné des yeux à la Nuit.

L'Acide allume la prochaine pluie — les temples de l'argent s'écroulent avec Babylone — les Atomes Libertaires balaieront cette pourriture — Ce n'était qu'un rêve (un rêve à pierre fendre) — et la peau du rêve était contre la légende — ce n'était qu'un rêve — la bouche du Temps a crié « Vive la liberté » — et les poètes ont chassé les monstres aux faces de cochon casqués, bottés et surbrulés. »

Claude Pélieu, Junkie, poète et martyr.

Les années qui suivirent mai 68 furent le cadre de nouvelles luttes spécifiques, luttes politiques certes, mais où les organisations de gauche et d'extrême-gauche n'ont pu s'approprier ni récupérer. Ces différentes catégories sociales dont la caractéristique principale est l'oppression jusque-là contraintes au silence, s'organisèrent ; elles prirent la parole et dénoncèrent la ségrégation quasi-générale ainsi que la répression dont elles étaient victimes. Toutes ces minorités, au-delà de leurs revendications spécifiques, critiquèrent et remirent en cause les rapports humains tels qu'ils étaient établis, et dont le changement ne pourrait s'effectuer que par un bouleversement radical de l'Ordre Kapital

iste. Ces diverses couches sociales, ignorées jusqu'avant 68, même par les révolutionnaires bien-pensants s'avèrent être les prisonniers, les internés en H.P., les prostituées, les homosexuel(le)s, les femmes : les Marginaux. Le phénomène de la déviance remonte aux temps les plus reculés, car est considéré marginal quiconque ne se conforme pas dans les faits aux coutumes et us en cours, régit par la loi et la morale. Autrefois, les fumeurs de tabac, les buveurs de café ainsi que certains scientifiques étaient considérés comme tels par l'église et condamnés à mort. Aujourd'hui, la société en décomposition engendre le phénomène délinquantiel et les déviants sont condamnés au nom de la morale et de la loi. La grande presse (de la gauche à la droite), manipulée par les ministères correspondants (santé, justice, intérieur) participe à la campagne de dénigrement systématique et n'hésite pas à calomnier ces révoltés de « poignées de marginaux » ou « d'agitateurs professionnels ». Ceci en vue de préparer l'opinion publique à la violente répression dont ils seront victimes au moindre signe de révolte. On ne peut évidemment pas passer sous silence l'évidente complicité des partis de gauche (PC/PS) qui pensent eux aussi que les voleurs doivent être enfermés, les fous étroitement surveillés, que les drogués sont des tarés dangereux et que ces marginaux doivent devenir productifs donc travailleurs. Je cite un exemple type de cette cohésion droite-opposition : lors de la révolte des détenus en 1974, le syndicat CGT des matons a demandé au gouvernement de rétablir l'ordre.

S'inscrivant dans la ligne directe des mouvements extra-parlementaires de tous bords (CAP, GIA, Collectif des prostituées, GLH, MLF, Handicapés méchants) vient de naître (sans douleurs et doté d'un certain charme psychédélique) le CLM : Comité pour la Légalisation de la Marijuana. Que ceux qui pensent que les drogués ne sont bons qu'à s'écrouler dans les piaules et se font manipuler à tout va sachent qu'ils se mettent le doigt dans l'œil (rappelez-vous le YIP aux USA) et ils devront bientôt se mettre la main sur les yeux car le CLM se propage partout et rapidement. Nous nous révoltons contre le fait que la détention de quelques grammes d'Herbe puisse mener en prison, et ce même pour des petites quantités (un copain purge quatre mois pour quatre grammes de shit). Les experts ont reconnu la non-nocivité du shit et de l'herbe, mais ils restent cependant interdits, alors que la consommation du tabac et de l'alcool tuent 35 000 personnes par an. Nous pensons avoir notre petite idée en ce qui concerne cette interdiction : le fumeur, même s'il n'est pas politisé, s'aperçoit bien vite que la vie qu'on veut lui faire mener va contre ses désirs et ses envies profondes. Il préférera fumer et forniquer plutôt que d'aller bosser. Il découvrira, lorsque ses sens seront suffisamment aiguisés, toutes ses possibilités créatrices, manuelles, intellectuelles ou spirituelles ; et qu'un individu devienne improductif, échappe à son contrôle, cela aucun Etat ne saurait le tolérer.

Il y a aussi le fait que la loi violée en question se nomme : « Infraction à la législation des Stupéfiants », elle ne fait pas de différence entre le haschich et l'héroïne, ni

entre l'intermédiaire-usager et le trafiquant international. Seuls les rapports de police en font et le juge en tient compte ; mais simplement lorsqu'ils veulent bien le faire et si l'individu est gênant, on peut être sûr qu'il prendra le maximum. (P. Clémenti a été condamné à un an et demi de prison pour quelques grammes de cocaïne.) Sous prétexte de la « sécurité des Français », la police peut effectuer à tout moment une perquisition sur simple présomption, ainsi que de « fichier » les consommateurs (ce qui est illégal). Cette loi ainsi conçue est une loi fasciste, permettant d'arrêter n'importe qui n'importe quand. Nous n'oublions pas, au CLM, que la législation sur les stupéfiants fut votée par les députés communistes, socialistes et de droite, pour une fois encore unanimement d'accord.

Pour les drogues dures (opium, morphine, héroïne, cocaïne, speed) et quelques produits pharmaceutiques, il y a certes un problème réel : la toxicomanie. Problème dû au fait que, ne trouvant ni leur place ni leur véritable identité dans cette putain de société, des gens se retranchent ailleurs, dans l'interdit, dans la déviance : il y a la folie, la délinquance, la toxicomanie, etc. Tout cet échantillonnage est la résultante du malaise politico-social. Et les individus que j'ai fréquentés, que j'aime, se sont réfugiés dans la toxicomanie. Ma précédente génération-frère s'appelaient les Blousons Noirs, les Enfants de la Rue ; la mienne est celle des Enfants Sauvages, des Junkies, la génération de Katmandu. Et des Indes, nous en sommes revenus, et avec quelque chose en plus : la morphine. Elle détruit, nous le savons. Même à nous, les Junkies, elle pose un certain problème.

Mais est-ce en tabassant les toxicos pour leur faire balancer une « connection » dont ils ignorent tout (sécurité, hé, hé), est-ce en leur infligeant de lourdes peines de prisons sans désintoxication préalable (ce qui marque un type à vie) que le gouvernement enrayera la vague croissante de toxicomanie ? Nous pensons déjà qu'il serait nécessaire d'accorder des crédits supplémentaires aux centres de désintoxication « style Marmottan » qui fonctionnent sans l'aide de la police et veulent réellement aider les toxicos à s'en sortir et qu'il faudrait ouvrir des centres de post-cure pour éviter qu'en sortant de désinto le toxico ne retrouve son ghetto, celui de la came. Loin d'être des centres de véritable désintoxication, ceux-ci s'avèrent être la bouée de sauvetage unique à laquelle puisse se raccrocher certains Jonkies en perdition.

Pour ma part, je suis convaincu qu'il n'existe qu'une seule solution définitive à tous ces maux, que l'on appelle aussi des « fléaux sociaux » : c'est d'instaurer une société où les rapports humains ne seraient plus basés sur le profit, l'hypocrisie, la violence ou la course au pouvoir et cela ne sera pas le fait d'une simple réforme réalisable par l'application d'un programme politique ou d'une répartition plus juste de la plus-value ; ce qu'il faut, c'est FOUTRE LE FEU AU VIEUX MONDE, le détruire jusque dans l'inconscient collectif des masses, et ce n'est qu'après, après seulement, que tous les espoirs et les plus beaux, seront permis.

Patrice CENTONZE.

UNE JUNKIE : SYLVANA

J'ai rencontré Sylvana la première fois à l'hôpital Fernand Widal ; tout comme moi elle attendait une entrevue avec un psychologue de l'équipe à Pivat. Nous étions tous les deux accrochés au Brown-Sugar, cette héroïne en cristaux marrons particulièrement forte. Assis sur des fauteuils autour d'une table ronde pleine de revues, la fine fleur des junkies de Paris discutait du seul et unique sujet « vraiment intéressant » : la Défoncée. Nos regards se sont croisés, puis nos sourires ; un regard qui en disait long sur notre passé, un sourire qui effaçait tout l'espace d'un instant...

Deux ans après, je l'ai rencontrée par hasard dans une boîte africaine de Paris. Je lui ai demandé qu'elle me parle d'elle, de sa vie quotidienne, de sa conception de l'existence en général. Les yeux cernés, étourdis par la musique bruyante, stimulés par un joint d'herbe perdu au fin fond de la nuit, une communication intense s'établit. Elle s'est livrée sincèrement ; son vécu est surprenant, mais n'est malheureusement pas unique, loin de là. Des milliers de junkies ont connu, à quelques différences près, le même sort. Pour ne pas altérer l'authenticité du récit, je n'ai ni corrigé les fautes de français, ni coupé ou supprimé de phrases.

— « Ça fait longtemps que tu te shootes (1) ?

— Oui, ça va bientôt faire sept ans. Sept années que je décroche et que je raccroche, j'ai l'impression que ça n'en finira jamais. Pourtant j'ai essayé plusieurs méthodes de désintox, mais rien à faire. L'envie de recommencer était toujours plus forte que moi et à chaque fois je repars en galère...

— Comment as-tu commencé ?

— J'ai rencontré un type quand je vendais des bijoux dans le métro. Lui, il était présentateur et animateur dans un cabaret, un type très chouette. On s'est tout de suite aimé très fort. Puis on est parti faire un voyage en Californie. C'est à San Francisco qu'on a rencontré une bande de Junkies (2). Des gens sympas, tout le temps défoncés. C'est là qu'on a commencé ; c'était super. On touchait la blanche au prix de gros parce qu'un copain de la bande était dealer (3). Au début, avec un shoot par jour, tu es stone (4) toute la journée, puis tu passes à deux, puis à trois. Tu augmentes parce qu'un seul te suffit plus, mais tu n'est pas plus défoncé avec trois. Quand ça fait un mois que tu te shootes tous les jours, c'est déjà difficile d'arrêter net ; c'est dur, mais possible. Là-bas, nous n'avions pas de problème de fric car Mike travaillait dans une boîte toutes les nuits, on avait largement de quoi vivre. Ça a duré six mois. Nous n'avons pas pu nous faire renouveler nos visas comme la première fois ; il a fallu reprendre l'avion pour Paris. On a acheté de la poudre pour le voyage et pour nous laisser le temps d'en trouver à Paris. A cette époque, on carburait tous les deux à trois shoots par jour. Quand on avait beaucoup de poudre, on s'en faisait cinq. Trois bons, c'était le minimum pour ne pas être malade. Le stock de poudre fut vite épuisé et c'est là qu'une course folle a commencé. On découvrait le revers de la médaille. D'abord Mike n'avait plus de boulot car Paris n'est pas aussi

délinquant que Frisco. C'est dur de trouver du travail dans le Music-Hall. A Paris, la combine de bijoux était trop connue et ça ne payait plus. Et puis ici, le Cheval (5) est rare, donc cher et de mauvaise qualité. Nous étions pris à la gorge. Mike s'est mis à fréquenter les junkies de Montparnasse. C'était des types louches, pas clairs... Je veux dire que ce n'était pas simplement des junkies, leurs attitudes, leurs manières pleines de frime me gênaient. Ce n'est que plus tard que Mike m'a tout raconté, le jour où j'ai trouvé un flingue dans la poche de son blouson. C'étaient tous des braqueurs et Mike faisait partie de la bande. Il se faisait appeler « Fender ». Presque tout le fric qu'il ramenait partait aussitôt dans la poudre. Au bout de quelques mois, Mike est tombé pour un braquage de poste ; il a pris sept ans. Je me suis retrouvée seule, déboussolée, perdue dans la grande ville. Je me suis mise à michetonner, c'était la seule solution ; il fallait que j'assure à moi toute seule 250 F de poudre par jour, un demi-gramme quoi. Puis j'ai rencontré des junkies de toutes sortes, des bons, des mauvais, et on se retrouve là.

— Et maintenant, comment tu fais pour te payer ta poudre ?

— Ça fait un an que je vis avec un dealer. Il a ses clients à lui, moi j'ai les miens. On arrive à s'en sortir comme ça. Mais c'est dangereux, très dangereux. Autour de moi les dealers tombent presque tous les jours. C'est vraiment pas cool, rien qu'au niveau des junkies. Il y a des clients qui souvent n'ont pas de sous et ils viennent pleurer pour qu'on les tourne. Il y a les braqueurs qui sont prêts à t'égorger pour un sachet, la plupart d'anciens loulous qui se sont mis à la défoncée. Il y en a d'autres encore qui sont soupçonnés d'être des balances parce qu'un tel l'a soi-disant vu parler aux flics ; ça n'en finit plus, ce n'est que salades sur salades. Dans ce milieu, tu ne peux te fier à personne. Bien sûr, les pires ce sont les « Stups » (6). Sûr qu'ils savent qu'on fait du buiziness de poudre et ils attendent qu'on fasse une erreur pour nous serrer. D'ailleurs, ils nous ont prévenu...

— Pourquoi, tu les connais ?

— Bien sûr ! Tu ne peux pas mettre les pieds à Montparnasse ou au Quartier sans qu'ils te tapent aux fafs et qu'ils te fouillent. A force de te faire alpaguer tu finis par tous les connaître. Et ils ont l'œil ces salauds-là. On dirait qu'ils savent si tu es chargé ou pas. Avec leur gueule de faux jetons et leur air de s'en foutre, ils n'attendent que l'occasion de te mettre au trou. Eux, ils ont le temps, ils savent qu'un jour ou l'autre ils auront un renseignement qui leur permettra de te faire plonger...

— Un renseignement ?

— Ouais, un coup de balance quoi ! Tu sais, par exemple, ils font une rafle. Ils embarquent tous les défoncés du coin. Ils en chopent obligatoirement quelques-uns qui sont chargés ! Pas beaucoup, un sachet et une seringue par exemple. Et le mec, après une nuit de dépôt, il est en manque ; c'est alors un jeu d'enfant que de le faire parler... et s'il ne veut pas balancer, ils lui promettent de le faire plonger. S'il ne

laisse pas impressionner, ils lui mettent sous le nez un shoot et une seringue ; alors là, je connais très peu de types en manque qui peuvent résister ; c'est con, mais c'est comme ça !

— Et pourquoi donc ?

— Parce que le manque c'est terrible. Tu as des douleurs partout, un peu comme des courbatures à la puissance mille. Tu as des tremblements et tu claques des dents, et deux minutes après tu es en sueur et on dirait que tu étouffes. Et tu sais qu'il suffit d'un shoot pour arrêter tout ça ; juste un petit shoot... Quand tu es dehors, inutile de te dire que si tu n'as pas d'argent, tu braques un dealer ou un pharmacien. Mais quand tu es chez les flics et qu'on te mets sous le nez une seringue et un sachet de poudre, je maintiens qu'il y a très peu de mecs en manque qui peuvent résister. Il y en a ; par exemple les Stups ont fait ça à mon mec, il s'appelle Eddie, et il n'a pas balancé. Il a une telle haine des flics que jamais il ne s'allongera ; mais il y a très peu de gens comme ça...

— J'ai été accroché longtemps, je sais que la vie de junkies a des instants d'extases sublimes, mais aussi de terribles moments de déprime ; c'est ce qui m'a fait arrêter ! Et toi Sylvana, sept ans, c'est pas assez ?

— Tu sais, j'ai souvent essayé d'arrêter et à chaque fois je replongeais. Maintenant, je me suis fait une raison. Je sais que j'ai atteint un point de non-retour. Il n'y a plus d'autres issues que celle de continuer. Je suis junkie jusque dans les tripes, j'ai ça dans la peau. Je n'y peux rien. Les toubibs le savent bien, ils me donnent mes doses de méthadone (7) toutes les semaines. Eux aussi savent qu'il n'y a plus rien à faire. Je connais des junkies qui ont décroché définitivement. Et ce n'est pas le valium ou la métha qui les a sauvés. C'est simplement le désir profond d'arrêter. La cause qui les a amenés à vouloir arrêter importe peu. Chacun a son trip... le tout, je le sais, c'est le désir d'arrêter ; et ça je ne l'ai jamais eu vraiment. Quand j'ai fait les désintox, c'était pour souffler un peu. Mais jamais je n'aurais pu penser un seul instant que j'avais fait mon dernier shoot. Non pour moi, c'est fini. Je me shooterais tout le temps, d'autres en sont morts avant moi et ne serai pas la dernière. On peut dire que je suis une victime de la société, un symbole vivant du malaise des jeunes ou des autres conneries du même style... Quand je constate la pauvreté de la vie des gens qui me sortent ces choses-là, ça me fait rire. Et quand je vois la vie du petit étudiant et du prolé, je préfère encore sincèrement la mienne ».

Propos recueillis par Patrice Centonze.

(1) Piqûre intra-veineuse.

(2) Toxicomane aux Opiacés ou à la Cocaïne.

(3) Vendeur de drogue.

(4) Défoncé.

(5) Héroïne.

(6) Police des Stupéfiants.

(7) Opium synthétique en expérimentation à F.-Widal et Ste-Anne.

« MARGE » N'EST PAS LE JOURNAL D'UNE ORGANISATION POLITIQUE, MAIS D'UNE ASSOCIATION LIBRE D'INDIVIDUS. IL N'EXISTE POUR NOUS AUCUN AUTRE SOUTIEN POSSIBLE QUE CELUI DE SES LECTEURS.

C'EST POURQUOI NOUS APPELONS A CETTE SOUSCRIPTION DE SOUTIEN AU JOURNAL A L'OCCASION DE CE NUMERO 10. OUI, NOUS EN SOMMES DEJA AU DIXIEME NUMERO. C'EST DEJA UNE VICTOIRE.

POUR SOUSCRIRE OU VOUS ABONNER, ECRIRE A « MARGE », C.C.P. 34 541-26 LA SOURCE, 341, RUE DES PYRENEES, 75020 PARIS.

Si vous êtes pas content, allez donc en Russie ! Et si je ne voulais ni Russie, ni d'ici.

La société, pour moi, est un vase clos avec ses échelles, ses valeurs, ses graduations et surtout ses limites. Lorsque celle-ci vous rejette, ne pouvant admettre la différence, vous vous trouvez plongé dans un monde où les phantasmes et les désirs sont rois — je ne parle pas, bien sûr, des désirs en vitrine —, les limitations disparaissent, les barrières n'ont jamais existé et l'imagination va tous les jours plus loin sans limites, sans buts, vers l'infini.

Vivre en marge, c'est être rejeté d'une société pour un acte déviant dans un univers où tout est permis, où rien n'est permis, car le mot permission synonyme de soumission disparaît. Il n'y a plus tout ou rien, il n'y a plus, plus ou moins, il y a nous, il y a toi, il y a moi avec l'amour entre nous, toi et moi et cet amour qui pourrait s'appeler haine qui devient valeur morale en fonction non plus de la moyenne « société », mais en fonction de la moyenne personnelle à chacun. Vivre en marge c'est se mettre en marche non vers la vérité, mais vers sa vérité. Faire partager celle-ci et surtout comprendre l'autre non par « altruisme » mais par plaisir. Faire plaisir parce qu'on aime et désir d'être aimé.

Le Mal, parlons-en, il existe mais comme le bien, dans la tête. Le passage à l'acte dans la notion « bien-mal » n'existe qu'en tant qu'acte de survie et cette notion n'existe plus qu'en fonction de la compréhension de l'autre.

Pour aimer, il faut comprendre
 Pour être aimé, il faut comprendre
 Pour avoir le droit de haïr il faut comprendre aussi.
 Et lorsqu'on a compris l'autre
 On ne peut plus le haïr.

Je raconte ce que j'ai cru sentir, ce que j'ai vécu :

Une très grande maison dont je tairais le fort joli nom, dans une petite banlieue : seize pièces, une quinzaine d'occupants. Tous différents, tous paresseux, tous passionnés. Quinze personnes qui se croisent, qui se parlent, qui s'aident et qui s'exploitent. Le pouvoir revint à l'un d'entre nous, celui qui le désirait le plus, non pas organisé plutôt par habitude. Le pouvoir ne se prend pas, il se donne toujours. Dans notre cas il est né du besoin d'organisation de la maison par rapport aux factures et aux rapports propriétaires ! Le maître esclave !

Et j'ai vu des êtres n'ayant jamais existé, des être isolés et faibles devenir eux-mêmes, c'est-à-dire quelque chose, faire de leur faiblesse une force et abandonner la force au profit des faiblesses en oubliant « la volonté » !

A quoi bon la force, lorsqu'il faut se forcer et qu'on est paresseux ! Dans tout cela le haschich, l'herbe et quelquefois l'acide (LSD) sont consommés dans une chambre ou l'autre, quelquefois même dans toutes. Chacun vivait son « truc » sans soucis du voisin et c'est le désir de paix qui maintenait l'équilibre : ne pas donner à l'autre le désir d'être fort.

Puis les jours ont passé, l'extérieur est rentré, les amis sont venus, les amis des amis, pas forcément les nôtres dans une société de flics. Les flics sont venus, plus tard, trois perquisés en un mois, quelques convocations et la vérité à la propriétaire : des drogués ! Après un an de bataille contre les coupures de toutes sortes — gaz, électricité, eau — les menaces et les huissiers éconduits, nous avons tout quitté. Et certains n'ont rien

trouvé. Il en est en prison, d'autres sont à l'asile, ils en sortiront, ils en sont sortis.

On a bien essayé de les « réinsérer », c'est-à-dire de les remettre à la place pas très confortable qu'ils occupaient dans la société avant de refuser et de se réfugier dans cette communauté. Avec la croyance d'être maître de son destin en moins, car il semble utile de surveiller un ancien déviant pour bien lui rappeler qu'il n'a pas le choix. A votre avis que va-t-il leur arriver ? 55 % de récidive dans les prisons françaises, sans parler des asiles et de ceux qu'ont de la chance !

Dans cette maison, nous étions bien, travaillant juste un peu pour pouvoir la garder, et ces types qui aujourd'hui troublent la société ou s'écrasent devant elle, ces mêmes types étaient « cool », pourquoi les déranger ; pour pouvoir les punir ?

Ils parlent de réinsertion pour cacher soumission. Réinsertion pourquoi ? Par soucis d'esthétisme, le leur bien sûr !

L'esthétisme aligné cela les rassure, cela leur rapporte aussi, cela prend de la plus-value, facilement surveillée. Demandez donc Haussman, il avait tout compris.

WALTER JONES.



Quelques renseignements à propos des Groupes MARGE

PARIS :

Nord-Est - BELLEVILLE
 Groupe Marge 12-13-14-15.

LYCEES :

Coordination lycéenne Paris.

AUTRES GROUPES :

Groupe Marge Media,
 Groupe Asile,
 Groupe de Recherche et d'Intervention Cinématographique (GRIC),
 Groupe urbanisme,
 Groupe libido,
 Groupe défoncé

Des numéros spécifiques sont en préparation. Pour les groupes et pour les numéros spéciaux, prendre contact en écrivant au journal :

341, rue des Pyrénées, 75020 PARIS.

Les thèmes sont actuellement les suivants : hommes-femmes, défoncé, homosexualité, culture, cinéma, école, travail.

D'autres propositions peuvent être faites.

PERMANENCE « MARGE » :

TOUS LES JEUDIS APRES-MIDI

de 15 heures à 19 heures

341, rue des Pyrénées

75020 PARIS

CHAMPAGNE ET CABARET

Il est 22 heures. Bonjour !

Les lumières rouges cachent mon mépris et mon ennui. Je file au vestiaire me changer. La glace-maquillage : devenir belle, divine, inaccessible. Je suis partagée entre le trac et le dédain pour tous les hommes qui vont défilier. Une cigarette rapide, l'entrée en scène, le masque.

Des clients narquois, jeunes, et un peu saouls se moquent de deux filles impassibles à leurs plaisanteries grasses. Habilement, elles mettent tout en œuvre pour les emmener à une petite table.

Au bar, l'attente, énervante. Les filles et les barmaids recommencent chaque soir le même cycle de discussions : bobos physiques, fringues, coiffure, famille et petits problèmes. La musique que je laisse m'envahir toute entière, corps et âme, m'emmène dans un monde de regards à la Marlène et de sourires à la Marilyn. Mes mains portent un whisky à mes lèvres grenates.

Je n'aime pas l'alcool, mais après quelque temps passés dans cette ambiance, IL FAUT un à deux whiskys pour démarrer la soirée, pour sourire jusqu'au bout, pour me détacher des conneries que me raconte le monsieur à côté de moi.

Costume gris, respectable des pieds à la tête, marié, cinquante ans, il est venu se détendre après une journée de conférences. Je l'aborde très gentiment, il m'offre un verre. Cinq minutes plus tard, sur un signe péremptoire de la barmaid, je l'emmène à la Chapelle.

La Chapelle, dérisoirement nommée, où l'on communique au champagne, source intarissable, miracle du cabaret.

Ses mains s'agrippent aux miennes, son sexe mou tremble, ses lèvres rétrécissent et ses yeux s'exhorbitent ; quant à moi, j'essaie de ne pas y penser, d'allumer une cigarette et de continuer à discuter. Il voudrait m'embrasser et me peloter, mais le rideau s'ouvre et un numéro de steap crée la diversion pour cinq minutes. Il regarde, je jette le champagne. Il m'explique que ça ne l'excite pas. Il n'est pas le premier à me dire ça, loin de là. Il faut avouer que la plupart des numéros de streap-tise consiste à danser sur un jerk, à se déshabiller en deux secondes et à continuer à jerker nue.

Deux heures plus tard, trois cadavres s'allignent sur la table : il a la possibilité de m'emmener dans un hôtel — trois bouteilles de « champ », c'est le tarif pour emmener une fille.

Si je pars, il me donnera cinq cents francs, et son sexe flasque frétille orgueilleusement. Je me déshabillerai vite et il me contempera heureux de sa bonne affaire. Il me serrera dans ses bras, un ou deux baisers mouillés dans le cou, un ou deux sur la bouche. Je détournerai la tête, glacée et dégoûtée, puis j'irais m'allonger sur le lit telle une statue et le regarderai enlever ses habits,

impatient et maladroit. Une fois nu, il plongera, grognera et m'embrassera. Je fermerai les yeux pour ne pas le voir et je penserai à autre chose pour ne pas le sentir. Vingt minutes plus tard, je sauterai dans un taxi, liberté retrouvée, masque enlevé et fric dans le sac.

Celui-ci ne m'emmène pas, sa bourse est vide. Il me donne un pourboire et il se sauve comme s'il allait manquer un train.

Je rejoins les filles inoccupées, qui râlent soit de n'avoir rien fait, soit de s'être emmerdées avec des clients qui puaient l'ail et la transpiration ou d'autres qui ne voulaient pas consommer. Je vais danser pour me changer les idées.

Objets ruisselants de cheveux, corps ambrés étincelants de bijoux, récalcitrants à la tendresse, attirés par l'odeur du fric, plantes carnivores insatiables, les filles-machines arrachent imperturbablement et avec diplomatie, l'argent là où il se trouve.

Toujours grugés, mais souvent contents, les clients défilent et se ressemblent dans leurs habillements, dans leurs paroles, dans leurs conditions sociales et dans leurs frustrations sexuelles qui s'accommodent — quand ils paient — d'une branlette castratrice maison.

Certains tombent amoureux et reviennent chaque soir nous harceler de cadeaux et de jalousie. Ils implorent, offrent rente mensuelle et appartement, nous poussent à quitter le cabaret et à leur appartenir complètement. S'ils sont très riches, certaines filles acceptent, moi, ils me font toujours penser à des petits chiens.

La soirée se déroule ainsi, parfois les clients se succèdent rapidement ou alors je m'endors discrètement dans un gros fauteuil.

Il est cinq heures. Bonsoir !

J'encaisse mon fixe et mon pourcentage qui seraient insuffisants sans les pourboires. Ouf... fini ! Sept heures de représentation c'est épuisant.

Les rapports avec les clients sont toujours sado-maso, et il faut souvent lutter pour garder le rôle sado, leur laissant le masochisme au premier degré dont ils raffolent tant. Satisfaits de cet état, ils « raquent » sans discontinuer.

Psychoputes de service, nous écouterons leurs jérémiades parfois toute une nuit, nous préservant de notre mieux contre leurs assauts spasmodiques et affamés.

Au contact perpétuel de ces hommes de toutes sortes et de toutes qualités, nous avons acquis une connaissance plus ou moins approfondie de la psychologie masculine. Dans ce métier où le charme est atout majeur, nous avons appris à tirer parti de nos moindres possibilités, pris de l'assurance et de la prestance. Froide et calculatrice telle est la fille de cabaret.

Le quotidien n'est pourtant pas toujours très drôle. La fatigue morale et le manque de sommeil se font souvent ressentir. Ce métier exige des compensations fortes. Le besoin de s'étourdir, d'oublier ou de compenser prend différentes formes d'expression.

— par l'alcool bien qu'en absorbant déjà une grande quantité le soir, nombre de filles continuent le même rythme la journée ;

— par l'argent : que l'on se met à dépenser excessivement, achetant n'importe quoi, n'importe où, n'importe comment ; cercle vicieux du fric ;

— par écœurement de l'humanité, nous nous protégeons par une forme de schizophrénie ne laissant dépasser que pessimisme et indifférence, et qui nous permet de vivre des moments « cools » avec quelques rares personnes complices.

Notre sexualité est évidemment bouleversée, en raison d'une surabondance de « passes » et flirts malsains. Le désir sexuel s'évanouit petit à petit chez les filles seules, quant aux autres cela peut aller — en passant par l'indifférence — jusqu'à une révolte viscérale contre tout attouchement.

Voilà, nous venons de passer notre dernière nuit au cabaret. Grâce aux économies, nous allons pouvoir respirer.

Il nous a semblé important de dénoncer l'enfer de la petite pute de luxe marginale, qui s'est retrouvée dans une société de super-consommation et de destruction de l'identité.

MAITE et TANIA.

Abonnements à « MARGE »

6 numéros : 15 F

de Soutien : 50 F

SOUTENEZ « MARGE »

et son combat

On a besoin de fric

envoyez-nous en

SOUSCRIVEZ

MARGE, C.C.P. La Source 34 541-26

341, rue des Pyrénées

75020 PARIS

Nom

Prénom

Adresse